



Genesis

Manuscrits – Recherche – Invention

31 | 2010

Composer

Lettres ouvertes

Une génétique sans rivages ? (par Louis Hay) Post-scriptum –
L'ordinateur, Olympe de l'écriture ? (par Jean-Louis Lebrave)

Louis Hay et Jean-Louis Lebrave



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/386>

DOI : 10.4000/genesis.386

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique
littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 10 octobre 2010

Pagination : 151-155

ISBN : 978-2-84050-711-6

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Louis Hay et Jean-Louis Lebrave, « Lettres ouvertes », *Genesis* [En ligne], 31 | 2010, mis en ligne le 06
mars 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/386> ; DOI :
10.4000/genesis.386

Tous droits réservés

Lettres à Pierre-Marc de Biasi

Nos collègues Louis Hay et Jean-Louis Lebrave ont souhaité s'exprimer à la suite de l'article de Pierre-Marc de Biasi paru dans Genesis, n° 30, « Pour une génétique généralisée : l'approche des processus à l'âge numérique ».

Une génétique sans rivages ?

Louis Hay

*Il n'existe pas de méthode
qui vaille dans tous les domaines –
ni de logique qui puisse être transposée
d'un objet sur un autre.*

Giorgio AGAMBEN

Cher Pierre-Marc,

Je viens de lire ton appel pour un nouveau projet génétique¹. De par sa portée théorique et ses conséquences institutionnelles, il ouvre manifestement un grand débat, pour lequel je propose ici quelques premières réflexions.

La critique génétique existe, chacun l'a rencontrée : des candidats au bac aux académiciens français, qui viennent de l'introduire dans la dernière édition du *Dictionnaire*. La voilà donc immortelle. Mais surtout : depuis quelques dizaines d'années, elle est une réalité pour des milliers de chercheurs et étudiants à travers le monde. Ils ne seront pas peu surpris d'apprendre qu'à l'ITEM on vient de la dépasser. À tous, nous devons quelques explications.

Commençons par l'histoire, celle de la génétique dans les temps

où elle était critique. Je lis sous ta plume : « L'intérêt scientifique pour les manuscrits modernes a galvanisé les énergies quand s'est généralisé l'instrument [*i.e.* l'ordinateur] qui laissait entrevoir leur prochaine disparition². » Je ne sais à quoi renvoie ce souvenir. En fait, la diffusion de l'informatique fut utilisée non au crédit des manuscrits, mais au discrédit de la critique génétique : elle survenait au moment où disparaissait son objet et avec lui, sa raison d'être. L'histoire a infirmé cet étrange diagnostic et l'ordinateur est rapidement devenu un outil essentiel à l'exploitation des milliers de manuscrits qui attendent toujours les chercheurs. Mais si la recherche génétique a bien développé, comme tu le rappelles, des relations conviviales avec l'informatique, elle n'est pas pour autant un effet de l'ordinateur. En réalité, on l'a dit, la critique génétique est née *filie du hasard et de la nécessité* : hasard dans sa rencontre naïve avec un objet ignoré de la critique, nécessité par les exigences du développement scientifique dans la succession du structuralisme. Au demeurant, pour

ce qui est des objets manuscrits, tu ne dis pas autre chose – et je souscris également à ton évocation du parcours de la génétique : son renoncement aux présupposés interprétatifs de la critique des textes, sa démarche empirique, partant des traces pour en faire des indices. Pour cette histoire-là, nous voilà donc unis comme les deux doigts de la main. Rien d'étonnant, puisque nous l'avons vécue ensemble. Mais ce n'est pas ce parcours que tu veux prolonger dans l'avenir. Tu abandonnes, au contraire, le terrain solide de la recherche pour t'élancer dans le libre espace de la prédiction. Pourquoi ?

Le premier *salto* « inverse les termes du rapport critique³ » : il ne s'agit plus de suivre le devenir d'une œuvre, mais de « comprendre ce qui s'est réellement passé dans le processus intellectuel⁴ », bref, de passer des traces aux processus

1. Pierre-Marc de Biasi, « Pour une génétique généralisée : l'approche des processus à l'âge numérique », *Genesis*, n° 30, 2010, p. 163-175.

2. *Ibid.*, p. 163.

3. *Ibid.*, p. 168.

4. *Ibid.*, p. 164.

mentaux dont elles procèdent. C'est une rupture avec le principe fondateur de la critique génétique : la trace, toute la trace et rien que la trace – principe qui a légitimé son statut scientifique et lui a valu son billet d'entrée dans la communauté des disciplines. Et c'est bien ainsi qu'elle fut accueillie ; Paul Ricœur l'avait souligné : « Elle [la génétique] ne nous met jamais en face d'un psychisme en train de créer, mais d'états successifs de la création. L'en deçà relève d'autre chose que de la critique ; en ce sens la critique génétique ne franchit pas la barrière qui la sépare d'une critique psychologisante⁵. » Depuis, les sciences cognitives ont fait du chemin, mais au cours de trente années de recherche aucune de leurs découvertes n'a jamais permis de reconstituer le processus d'une création esthétique. Et nulle étude de manuscrit n'a ouvert un accès empirique aux opérations mentales. Lorsque tu annonces qu'« une phrase d'incipit [...] présuppose en moyenne la succession d'environ vingt à trente simulations mentales [...]»⁶, il faut rappeler que l'équipe Valéry de l'ITEM, par exemple, explore de longue date le plus grand gisement d'inscriptions initiales sans découvrir une telle méthode de comptage. De même, l'équipe Manuscrit – Linguistique – Cognition qui étudie les pratiques de l'écriture électronique, n'a pas réussi à déduire de ses travaux que « [...] l'écriture à l'écran ne supposera que quatre ou cinq simulations préliminaires⁷ ». Il y a là un décrochage des méthodes et résultats de l'ITEM, troublant

parce qu'il est constant dans ton texte. Il apparaît encore quand tu étends l'examen des premiers jets à l'ensemble des documents de genèse. Or, comme le veut notre méthode, il conviendrait de les spécifier par leur matérialité, par leur statut génétique, par leur destin dans l'œuvre. Mais à tes yeux est « débris », non seulement ce qui fut abandonné en cours de route – et que la critique génétique étudie déjà à ce titre – mais, en dernière analyse, la totalité des écrits. À cette masse indistincte, tu assignes une place au « sous-sol ». Elle s'y trouve décrite comme il convient à un tel lieu : c'est un « épandage », un « dépôt » de « déchets », de « scories », de « résidus », de « ruines » – j'en passe. Mais cette déchéance n'est proclamée que par contraste : de ces objets délaissés, un savoir neuf doit surgir – *ex tenebris lux* !

C'est alors au généticien de « mettre les mains dans le cambouis⁸ » pour extraire de ces résidus des pépites d'or. Il s'agit à peine d'une métaphore, puisque « l'inversion du rapport critique » doit nous livrer accès aux opérations mentales et ensuite – seconde hypothèse – il ne reste plus qu'à les reconstituer : « modéliser réellement les pratiques théoriques de l'invention⁹ » pour percer leur secret et – dernière prédiction – le mettre à notre service. Toutes ces opérations sont présentées sur le mode de l'affirmation positive : tu ne distingues pas entre les faits (et leur démonstration) et la thèse, l'hypothèse, l'anticipation – les conditions d'un débat scientifique

ne nous sont pas données. Faute d'y être invité, je n'entrerai donc pas dans la discussion épistémologique qu'appellent ces diverses extrapolations (et le passage de l'une à l'autre). Je m'en tiendrai aux applications qui en sont déduites. La première est du domaine de la pensée : « [...] comprendre ce qui s'est réellement passé dans le processus intellectuel qui a conduit A. Einstein à découvrir les lois de la relativité¹⁰ ». Les autres sont d'ordre plus profane : « C'est par l'approche génétique de ces performances cognitives que nous pourrions demain équiper nos machines de systèmes experts [...]»¹¹ (un concept, je crois, déjà dépassé) et nous occuper « des métiers et des savoir-faire de l'entreprise¹² » et puis d'autres encore. On aimerait presque pouvoir croire à cette féerie pour le XXI^e siècle. Qui ne voudrait percer le secret de Proust pour lui emprunter sa plume ? Et qui suis-je pour vouloir empêcher mes amis de rêver ? Mais ici, il ne s'agit pas d'une rêverie personnelle. C'est, comme tu l'écris, « notre discipline » commune qui est en cause. Son avenir nous concerne tous. Et à vouloir marcher sur les traces d'Einstein, je crains fort que cet avenir ne se trouve compromis – surtout dans les institutions du CNRS.

5. « Regards sur l'écriture », *La Naissance du texte*, Paris, Corti, 1989, p. 220.

6. P.-M. de Biasi, « Pour une génétique généralisée... », art. cit., p. 173.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 168.

9. *Ibid.*, p. 164.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 165.

Ce que tu nous proposes, c'est « une science des processus » qui pourra embrasser « l'archive-monde » tout entier. Cette vision est portée par un enthousiasme auquel je ne suis pas insensible – cela se fait rare de nos jours ! – mais elle laisse le lecteur sur sa faim. La science universelle est une promesse d'avenir – mais pour quel siècle et atteinte par quelles recherches ? Voyons si le passé peut éclairer ce point. À l'instar de la théorie de la relativité, la théorie de la génétique généralisée sera issue d'une théorie de la génétique restreinte : c'est la critique génétique. Où en sommes-nous dans ce domaine premier ? Dans une étude récente, tu écris, sous le titre « Pour une théorie des spécificités » :

Mais sauf exception (de moi inconnue) personne, à ce jour n'est en état de statuer

sérieusement au-delà de deux ou trois corpus. Eh bien, la voie est tracée : il faut tenter de créer une théorie systématique pour chaque corpus [...]. Puis élargir encore le champ à une nouvelle dizaine de corpus [...]. Alors on pourra commencer à rêver à une véritable théorie de la genèse [...] ¹³.

Voici donc un projet empirique, collectif par sa démarche, inductif par sa logique. Et qui devrait valoir *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'associer d'autres disciplines aux études littéraires : appeler tout le monde aux archives ne suffit pas à créer une science générale. Sur tous ces points, une modification de méthode et de position théorique intervient tout soudain entre une « théorie des spécificités » et un appel « pour une génétique généralisée ». Elle ne conduit à rien de moins qu'à une autre vision de notre discipline :

la voici placée dans la perspective d'une science qui rêve d'expliquer le monde. Projection dans l'avenir, bien sûr, mais qui ne va pas sans conséquences pour la recherche au présent. Il y faut, pour le moins, le préalable d'une mise en réflexion collective. Et c'est pour une telle discussion que je voudrais à mon tour lancer un appel sans aucun doute plus modeste, mais malgré tout insistant.

Bien amicalement.

13. P.-M. de Biasi, « Les six grandes étapes de la recherche en génétique des textes », dans Aurèle Crasson (dir.), *L'Édition du manuscrit. De l'archive de la création au scriptorium électronique*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2008, p. 44.

L'ordinateur, Olympe de l'écriture ?

Jean-Louis Lebrave

Cher Pierre-Marc,

Louis Hay a bien voulu me permettre d'ajouter un post-scriptum à la lettre qu'il t'adresse. Je m'en réjouis, et je le remercie de me donner l'occasion de formuler, à chaud et presque en vrac, quelques remarques à propos de tes réflexions sur l'informatique.

La vision que tu sembles avoir de l'écrivain devant « son » ordinateur ne m'étonne pas moins que l'optimisme avec lequel tu envisages une génétique numérique.

Commençons par le rapport de l'écrivain à ses outils d'écriture. Tu affirmes que « bien entendu, l'ère numérique [...] transforme le présent et l'avenir de notre production intellectuelle et artistique¹ ». Illustration de cette thèse : la commande « annuler la frappe ». Elle ne justifie nullement l'évocation enthousiaste que tu en fais. Non, la possibilité de « remonter à rebours la chaîne de toutes les modifications auxquelles vous vous êtes livré » n'est pas la « preuve indiscutable que c'est bien de l'écriture et non du texte que l'ordinateur enregistre et compile² ». En effet, cette commande fait revenir à un état antérieur du *texte*, elle ne repasse pas le « film » du *processus scriptural* en tant

que tel. Et l'outil informatique ne rapproche pas la trace du processus mental qui l'a créée, au contraire ; il l'en éloigne, parce qu'il introduit des intermédiaires supplémentaires, comme on s'en convainc aisément si on suit pas à pas les restitutions opérées par « annuler la frappe ». L'ordinateur n'a pas « enregistré et compilé » des fragments du processus d'écriture, il a mémorisé des clics de souris et des frappes de caractères, *ainsi que* les instructions³ exécutées automatiquement à partir de ces événements élémentaires⁴. C'est en fonction de ces instructions, sans rapport avec l'écriture en tant que processus mental, que l'annulation de la frappe découpe le déjà écrit et le rétablit dans son état antérieur. Ce n'est donc pas la scansion du temps du scripteur qui est restituée, mais celle du processeur et du logiciel. Dès lors, loin de restituer le mouvement de la genèse, le recours à la commande « annuler la frappe » provoque une rafale de métamorphoses dans laquelle la cohérence du projet d'écriture originel risque fort d'être à jamais engloutie.

L'ordinateur n'est donc ni l'Olympe de l'écrivain ni son Paradis – ce serait plutôt le fleuve de l'oubli dans lequel s'efface tout

souvenir de la vie antérieure. Or la littérature, depuis qu'elle existe, compose un remarquable dosage entre la mémoire et l'oubli. Dans ce domaine, l'écriture manuscrite a réalisé un miracle en permettant, avec la rature, d'avoir *sous les yeux* à la fois la mémoire de l'avant et son oubli – et le scripteur peut doser ce mélange en faisant varier la transparence et l'opacité de la rature. L'ordinateur, c'est l'inverse, c'est le rêve des enfants, c'est le stylo magique dont un côté efface ce que l'autre côté écrit : je gomme, ni vu ni connu, je recommence. Rien de plus versatile que la mémoire déléguée à l'ordinateur par le sujet humain, rien de plus oublié que Google, Facebook ou YouTube...

Pour le formuler d'une manière paradoxale. On peut soutenir, par exemple, que l'écriture de Barthes anticipe les formes qui seront rendues possibles après

1. P.-M. de Biasi, « Pour une génétique généralisée : l'approche des processus à l'âge numérique », *Genesis*, n° 30, p. 170.

2. *Ibid.*, p. 171.

3. Comme le remplacement d'un guillemet simple par un guillemet typographique avec ajout d'une espace insécable.

4. Les langages de programmation les appellent d'ailleurs des *events*.

sa mort par l'ordinateur en ce qu'elle est *hypertextuelle* : elle fonctionne de manière associative en créant des liens entre des fragments textuels, et elle donne ces liens à voir par des flèches, des becquets, des découpages, des collages réalisés avec du scotch et des agrafes, qui sont comme autant de matérialisations des pointeurs internes aux programmes informatiques. Mais les parcours que ces pointeurs signalisent sont d'abord destinés au scripteur Barthes lui-même. Que deviendrait son écriture si, sur la célèbre photo de son bureau, tout cet outillage était remplacé par un écran d'ordinateur faisant disparaître à la fois la mémoire du passé antérieur du texte en devenir et celle de l'opération qui le modifie ? Qu'advient-il lorsque le scripteur ne se voit plus en train d'écrire dans le miroir de la page manuscrite ?

Du point de vue de cet utilisateur très particulier qu'est l'écrivain, il n'est pas du tout certain que l'ordinateur soit l'instrument d'écriture définitif – sauf à considérer qu'il permettra progressivement la naissance de productions encore totalement inédites, et que nous ne pouvons pas plus concevoir aujourd'hui que Cicéron ou Quintilien n'auraient pu imaginer les romans réalistes publiés en feuilleton dans les journaux de la fin du XIX^e siècle. Peut-être doit-on plutôt chercher un éventuel paradis du créateur du côté des outils de *fouille de données* dont nous disposons avec Internet : c'est Flaubert s'informant de la topographie de la Palestine sans M. Ganneau, mais avec Google. Dans les années

quatre-vingt-dix, j'avais écrit que l'hypertexte aurait peut-être permis à Flaubert de terminer *Bouvard et Pécuchet*. La question aujourd'hui pourrait être : Wikipedia est-elle la forme contemporaine, instable, éclatée, capricieuse, de *Bouvard et Pécuchet* ?

L'ordinateur serait-il davantage, comme tu l'affirmes avec la passion qui anime tout ton texte, l'Olympe du généticien ?

Sauf à céder à ce qui ressemble fort à une illusion positiviste, les 0 et les 1 de l'ordinateur ne sont pas l'ambrosie dont se nourriront désormais les généticiens. Tu écris⁵ : « Mis bout à bout, tous ces détails, qui racontent la genèse de votre texte à la seconde près, qu'est-ce que c'est, sinon un nouveau manuscrit ? Un manuscrit booléen à support silicium certes, mais assorti de toutes les caractéristiques de son prédécesseur sur cellulose : ajouts, substitutions, suppressions, déplacements, etc. » Cette confusion entre des éléments qui n'appartiennent pas au même niveau d'analyse est surprenante, car un des apports majeurs de la critique génétique a bien été de distinguer soigneusement entre les *opérations* que le scripteur effectue sur son texte (ajouter, supprimer, remplacer, déplacer), la *manière* dont l'outil technique qu'il utilise lui permet de les effectuer (inscription d'une trace graphique sur le papier, frappes sur les touches d'un clavier et clics sur une souris) et la *trace* que ces opérations laissent sur le support (dans le cas de l'écriture manuscrite classique, les zones graphiques sur le manuscrit).

Cette prudence méthodologique est d'autant plus indispensable que ce qu'on voit lorsqu'on écrit à l'ordinateur n'a qu'un rapport très lointain avec la trace « réelle » *in silicio*, puisque avant d'être rendue perceptible, celle-ci doit subir un nombre considérable de transformations et de traitements. Je ne peux être d'accord avec toi lorsque tu affirmes que « ce n'est pas parce qu'on écrit au clavier qu'on ne fait plus de ratures⁶ ». Au clavier, on tape sur des touches et on manipule une souris ; on ne rature pas – on ne gratte pas, on ne scarifie rien, on ne rase rien...

Il y a plus gênant : il suffit d'examiner un de ces enregistrements fournis par les logiciels qui, comme Inputlog⁷, enregistrent, milliseconde par milliseconde⁸, toutes les actions du scripteur⁹ pour constater que le gisement de données ainsi constitué a grandi en opacité à proportion de sa croissance en volume et en précision temporelle. À chaque fois que j'ai confronté un chercheur en critique génétique aux *listings* produits par ces logiciels, j'ai pu observer la

5. P.-M. de Biasi, « Pour une génétique généralisée... », art. cit., p. 172.

6. *Ibid.*, p. 171.

7. Voir M. Leijten et L. Van Waes, « Inputlog: New Perspectives on the Logging of On-Line Writing », dans K.P.H. Sullivan et E. Lindgren (dir.), *Studies in Writing*, vol. XVIII, « Computer Key-Stroke Logging and Writing: Methods and Applications », Oxford, Elsevier, 2006, p. 73-94.

8. Et non, comme tu l'écris, « à la seconde près » : la seconde est un filet aux mailles trop larges pour capturer la granularité fine du processus d'écriture.

9. Aux actions effectuées avec les mains, certains logiciels comme Scriptlog ajoutent même les mouvements des yeux.

même réaction. Or c'est celle qu'on a tant reprochée à la critique littéraire *antérieure* à la naissance de notre discipline lorsqu'elle était confrontée aux brouillons de Flaubert : « c'est absolument illisible ! » Je ne peux donc pas te rejoindre lorsque tu affirmes que « numériques par nature, les documents de genèse d'aujourd'hui ont une structure spontanément prête à l'inventaire raisonné et au calcul¹⁰ ». Et la spontanéité du silicium me laisse sceptique...

En outre, si, en se pliant à la difficile ascèse qu'implique la recherche, on contraint le regard à se repérer dans ce qui tient plus du fourré que de la futaie¹¹, on voit s'effriter les certitudes que la critique génétique a patiemment construites à partir des brouillons manuscrits. Une opération qu'on pourrait croire aussi universelle (et aussi facile à réaliser avec un clavier d'ordinateur) que l'*ajout* se dilue et devient insaisissable dès

qu'on essaie de la repérer dans des enregistrements d'écriture *online* : les beaux contours définis pour l'ajout par la substance graphique du manuscrit¹² deviennent évanescents lorsqu'il est immédiatement et irrémédiablement fondu dans le texte auquel on l'incorpore.

Pour provisoirement conclure. Bien sûr, on ne peut que partager ta passion pour l'aventure numérique qui, en tant que « science des processus », a commencé à la fin des années quarante, et à laquelle la critique génétique a lié son sort en tant que discipline de recherche il y a plus de trente ans. Mais il n'est pas possible de te suivre dans ta vision quasi messianique d'un silicium dont les territoires de 0 et de 1, véritable Eldorado du chercheur et paradis de l'écrivain, s'ouvriraient enfin, et de manière « spontanée », à une « génétique généralisée » qui lirait directement le déroulement des

processus cognitifs dans les disques durs. L'urgence serait plutôt de mobiliser les énergies pour aborder deux questions cruciales pour l'avenir de la critique génétique. Pour la première, il s'agit de savoir vraiment comment les écrivains s'approprient l'ordinateur, et quels sont les effets de cette appropriation sur l'écriture. Quant à la seconde, elle concerne la manière dont nous généticiens serons capables de construire de véritables objets scientifiques à partir des données d'un nouveau type stockées dans la mémoire des ordinateurs.

Amitiés.

10. P.-M. de Biasi, « Pour une génétique généralisée... », art. cit., p. 174.

11. C'est la tâche à laquelle l'équipe Manuscrits – Linguistique – Cognition de l'ITEM se consacre depuis quelque temps.

12. Dans les espaces vierges laissés par l'écriture antérieure, avec des becquets et des marques d'insertion...